

Bulletin météorologique.

Washington, 15 juin — Indications pour la Louisiane—Temps couvert avec ondées; vent du sud.

LA SITUATION.

Hier matin, nous n'avions à annoncer presque aucune nouvelle du théâtre des hostilités; elles ne nous manquent pas aujourd'hui. D'abord, le départ de l'expédition de 15,000 hommes pour Cuba est pleinement confirmé. Elle doit être, à l'heure qu'il est, en vue des côtes de l'île. La guerre hispano-américaine entre dans une nouvelle phase; nous en sommes à la période d'invasion, et tout fait croire que le Japon porté à l'Espagne sera terrible.

La flotte de Cervera se trouve parfaitement bloquée dans le port de Santiago. Il suffit de lire la dépêche que nous publions, ce matin, sur ce sujet, pour se rendre compte de la situation.

Le port et la ville sont enfermés dans un réseau à travers les mailles duquel il est impossible de s'échapper. Ils sont ainsi isolés du reste du monde et condamnés à une très prochaine famine qui commence déjà à se faire cruellement sentir.

De plus, un combat sanglant a eu lieu à Guantanamo. L'infanterie de marine américaine, soutenue par les insurgés, a attaqué un camp espagnol, et mis en déroute les quatre cents hommes qui y étaient installés. Cette attaque, qui a réussi, semble faire croire que c'est de ce côté que va s'opérer la descente. Il fallait, avant tout, déblayer le terrain.

Quant à l'emprunt de deux cents millions, il est non seulement assuré, mais déjà entièrement couvert. On citait hier, une maison qui offrait de le prendre, entièrement à elle seule.

L'administration, croyons-nous, ne s'engagera pas sur cette voie. Elle a déclaré hautement que l'emprunt devait être populaire, et elle a d'autant plus raison de persister dans cette politique, qu'il obtient dans le public un succès inattendu. Il sera couvert plutôt dix fois qu'une.

Nous avons reçu aussi des nouvelles de France—assez tristes, celles-là. Il s'y est déclaré une crise ministérielle. Le cabinet Méline n'est plus. Le fait est d'autant plus étrange, que le ministère venait de remporter la victoire dans une question de confiance; et, presque immédiatement après, il tombait sur une question d'importance secondaire.

La blessure du comte Von Arco-Valley.

Préssé Associés. Londres, 15 juin.—La blessure du comte Von Arco-Valley, premier secrétaire de l'ambassade d'Allemagne à Londres, n'est pas grave. Son assaillant, un anglais, refuse de donner des explications.

Démenti formel.

Washington, 15 juin.—L'attention de M. Gage, secrétaire du Trésor, a été appelée, aujourd'hui sur la dépêche de Londres relative à l'article dans lequel la «Gazette de St-James» annonçait que des souscriptions au nouvel emprunt américain étaient demandées à Paris, à Berlin, à Londres et à d'autres points.

M. Gage a hautement déclaré qu'aucune mesure de ce genre n'avait été prise, qu'il n'en avait même pas été question.

LA VERITE

Sur le Japon.

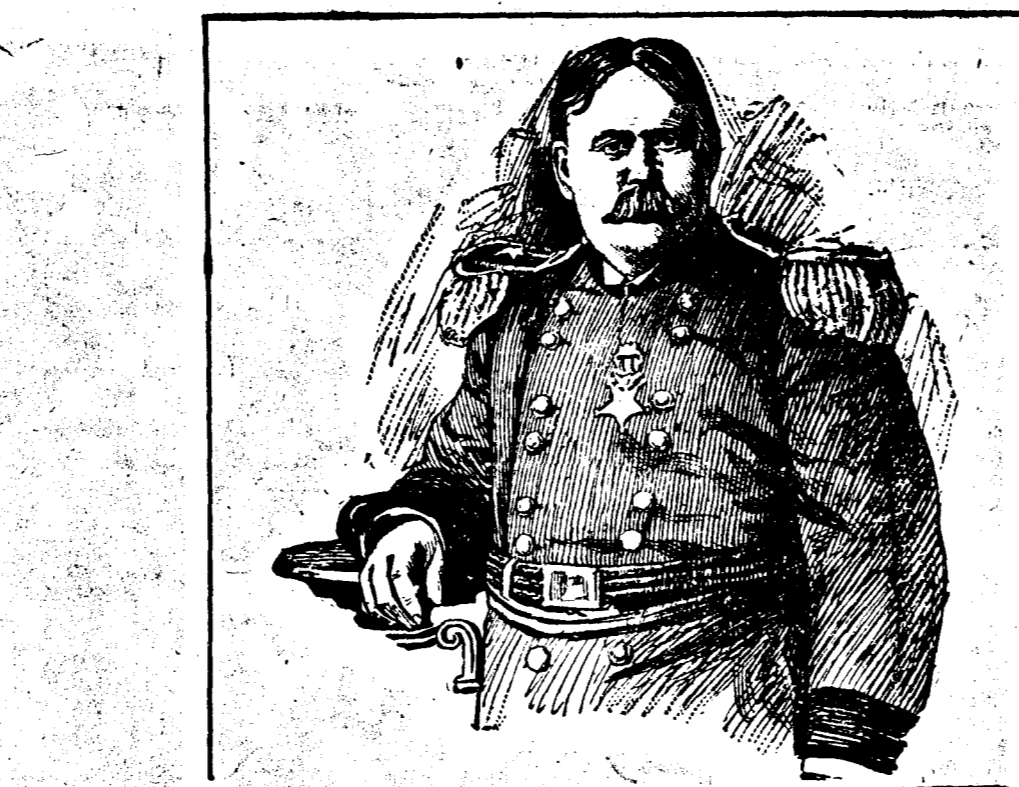
L'Europe entière s'est émue, depuis quelques années, de ce que l'on est convenu d'appeler le «danger jaune». Les voyageurs qui connaissent ce pays déclarent que les peuples de l'Europe ont tort de s'inquiéter de leurs rivaux dans l'extrême Orient. C'est l'opinion des étrangers résidant depuis de longues années à Yokohama, à Kobe ou à Osaka. Bien plus, les Japonais, clairvoyants, eux-mêmes, ne se font nullement illusion sur l'état de leur commerce et de leur industrie.

Depuis une année, une panique générale plane sur le Japon. De toutes parts, on voit venir la misère des masses et la ruine d'une civilisation artificielle. La cause du mal est, au dire des Japonais, l'absence complète de capitaux; Les particuliers, les sociétés commerciales et le gouvernement sont à court d'argent. Le commerce languit ou n'est profitable qu'à quelques grandes maisons, dominées par les marchés de Yokohama, de Tokio, de Kobe et d'Osaka. L'industrie usagère d'apparence si florissante, travaille à perte; les produits des manufactures s'accumulent dans les magasins; les plus grands établissements croulent et ceux qui survivent luttent pour l'existence. Les chemins de fer et les vapeurs sont sans passagers et sans chargements. Les grèves et les manifestations se multiplient de plus en plus, et le socialisme recrute de fervents adeptes dans toutes les classes de la société.

L'excédent de l'importation sur l'exportation grandit d'année en année. Jusqu'à présent l'équilibre économique a pu se maintenir grâce à l'indemnité de guerre de 350 millions de yen versée par la Chine. Le surplus de l'importation des deux dernières années a déjà englouti le tiers de cette somme, et le gouvernement se réserve les deux autres tiers pour couvrir les dettes contractées en vue du développement de l'armée et de la marine. Les années à venir verront l'or japonais s'éconler hors du pays. La Banque du Japon, pour maintenir l'équilibre entre ses réserves et les certificats émis, retirera une partie de ces derniers de la circulation, ses caves se videront et la pénurie générale, déjà si effrayante, augmentera encore.

Les Japonais intelligents prévoient la catastrophe, et les négociants de toutes les branches convoquent des meetings pour conférer sur les moyens à prendre pour sortir de cette situation intolérable et pour ouvrir à la débâcle immense. A leur tête se trouve le directeur de la Banque du Japon, M. Yamamoto, qui, pour détruire les dernières illusions de ses compatriotes, a publié dans un journal japonais, le «Jiji Shimbun», un article, qui n'est que le cri de l'alarme d'une nation en détresse. Les journaux anglais des ports ouverts se sont empressés de le traduire in extenso et de commenter bien haut cette situation déplorable.

Le prix du riz est monté à la hauteur extraordinaire de 26 à 30 sens (environ 70 à 80 centimes) le sho (1/4 de litre), et on a calculé que dans l'année 1898, l'importation du riz étranger, nécessaire pour nourrir une population de 42 millions, atteindra le chiffre de 40,000,000 de yen. Les causes de la hausse de cette denrée de première nécessité sont les achats de riz que le gouvernement a faits en vue d'une guerre éventuelle, la mauvaise



MAJOR GEN. WILLIAM R. SHAFER. Le major-général Shafter, natif du comté de Kalamazoo, Michigan, est âgé de 63 ans. Pendant la guerre civile, il fut promu au grade de brigadier-général des volontaires et peu de temps après major-général. Il commande l'armée d'invasion partie hier de Tampa.

récolte de 1897 et la stagnation commerciale résultant de la tension politique en Chine. On peut bien se représenter la dépression qui accable ce peuple accoutumé à un travail facile, à une vie sans souci. Déjà la misère a fait entendre ses cris jusque dans les enceintes silencieuses du palais du mikado. Bon nombre de familles rappellent de l'Université de Tokyo leurs fils, faute de pouvoir leur fournir la ration de riz nécessaire à leur subsistance. Pour la même raison, la rentrée à l'Université dénote cette année une diminution de moitié du nombre de jeunes gens se destinant aux hautes études. Le gouvernement travaille sans relâche à l'effet d'obtenir l'abolition des décrets rendus par les empereurs de Chine et de Corée, défendant l'exportation du riz.

L'agriculture déprimée: le paysan change ses champs de riz en champs de daikon, sorte de betterave qui forme avec le riz la principale nourriture du Japonais, mais dont la culture est moins coûteuse et la récolte plus certaine.

Les forêts privées disparaissent de plus en plus, les montagnes sont pour la plupart déboisées; les fabriques d'allumettes et les entrepreneurs font leurs provisions à Formose. Le gouvernement intervient et se rend acquéreur des bois qui subsistent encore.

Les charbons du Japon, dont on a fait tant de cas à leur apparition, et qui, un instant, ont inondé tous les ports depuis Colombo jusqu'à Shanghai, ont perdu considérablement de leur renommée. On n'a pas tardé à découvrir que le charbon japonais développe un tiers de moins de chaleur que les autres, qu'en brûlant il se condense en une masse compacte, préjudiciable aux fourneaux; pour comble, à la suite de la guerre sino-japonaise, le prix en a doublé. Le gouvernement japonais lui-même semble avoir reconnu ces défauts.

Le jour il a fait débarquer à Nagasaki, environ deux mille tonnes de charbons anglais, et la spéculation privée n'a pas tardé à suivre cet exemple.

PETITS CADEAUX.

Un armateur hollandais, voulant faire à sa souveraine un délicat présent, lui a envoyé le premier hareng de l'année. Cette

primauté a été adressée à la reine des Pays-Bas en Suisse, au village de Schoonfeld, où elle réside actuellement, sous le nom de comtesse Van Buren. L'histoire ne nous apprend pas si la reine Wilhelmine a trouvé bon le cadeau de son galant sujet. Le premier hareng de l'année, c'est comme un bouquet de fleurs!

Années de guerre et années de paix.

Un officier autrichien, M. Otto Bernat, a publié à Vienne, un livre très intéressant, qui représente le tableau comparatif des années de guerre et des années de paix des différents Etats d'Europe, au cours de ce siècle:

Table with 2 columns: Annes Annes de paix de guerre. Rows include Allemagne (13 83), Autriche-Hongrie (17 79), Angleterre (21 75), Italie (23 73), Russie (24 72), France (27 69), Turquie (37 59).

M. Bernat constate, entr'autres choses, que ce ne sont pas toujours les armées les plus fortes par le nombre qui ont été victorieuses.

Sur 73 batailles rangées livrées, 33 ont été gagnées par le combattant numériquement le plus faible. Dans les combats sur la mer, il en a été de même. Toutes les grandes batailles navales ont été gagnées par une flotte inférieure en nombre à la flotte rivale. A Trafalgar Nelson lutta avec 27 navires contre 33; à Navarin, les alliés remportèrent la victoire avec 26 navires contre 52 de la flotte turco égyptienne.

Autre sujet: en Crimée, où les forces alliées atteignaient 482,000 hommes, on compta 362,000 malades dont 109,200 moururent, 6,200 périrent des suites de blessures.

En 1870 sur les 200,000 Allemands qui entouraient Metz, 10,000 furent portés malades, et sur le chiffre total de 235,000 malades soignés dans les hôpitaux allemands, 80,000 seulement s'y trouvaient pour blessures. Le chiffre total des malades ou blessés allemands, y compris nos propres soldats prisonniers de guerre, soignés sur le territoire allemand, atteignit pendant la durée de la guerre 812,000 hommes.

A propos de l'élection de M. Paul Deschanel, comme président de la Chambre des Députés.

Tous les gens impartiaux s'accordent à reconnaître les mérites éminents de M. Deschanel: il a l'habitude des affaires, l'autorité, l'éloquence et l'esprit. Pourtant, chez ceux-là même qui s'applaudissent le plus de son succès, on distingue comme un étouffement de voir un homme si jeune appelé à de si hautes fonctions. Or, M. Deschanel a quarante-deux ans. C'était l'âge autrefois de la maturité: cela semble aujourd'hui la jeunesse et, à lire les journaux, on dirait que la Chambre vient d'être un adolescent. Le fait n'est pourtant pas sans exemple.

Sans sortir du Parlement, on pourrait rappeler que le duc de Morny avait quarante-trois ans et Gambetta quarante et un lorsqu'ils prirent place au fauteuil qui occupent aujourd'hui leur brillant successeur et parmi les grands ministres de ce siècle, on pourrait citer plus d'un qui, comme Thiers et Gladstone, furent appelés au pouvoir dans un âge beaucoup moins avancé. On ne s'en étonnait point; on trouvait même alors davantage de confier les affaires publiques à des hommes dans toute la force de l'âge et du talent.

Il serait curieux de savoir d'où vient qu'en peu d'années le point de vue s'est déplacé de façon si sensible. C'est peut-être que pour la plupart des députés, la politique n'est plus qu'une occupation accessoire, une carrière d'agrément ou de luxe, ou l'on n'entre qu'après avoir, par l'exercice d'une autre profession, assuré son avenir. C'est surtout que la vie, pour beaucoup de gens, commence infiniment plus tard qu'autrefois, les méthodes actuelles d'enseignement, la durée des études, le nombre des cours. L'étendue des programmes, avec cela les obligations du service militaire, tout concourt à retarder le moment où le jeune homme de notre temps fait dans la vie publique son entrée définitive.

C'est un mal social: pour l'Etat comme pour l'individu.

Guillaume II à Constantinople.

On écrit de Constantinople: Guillaume II visitera, probablement au mois d'octobre, Jérusalem et Constantinople, et déjà ce prochain voyage de l'empereur aux pays d'Orient préoccupe ici les esprits. On lui bâtit un palais auprès du

sultan; on brosse à Yildiz des fresques magistrales qui représentent le plus souvent une petite troupe d'Allemands mettant en fuite une nuée de Français: c'est une délicieuse attention. On s'inquiète enfin d'élargir la grande rue de Péra que suivra sans doute le cortège. Plusieurs maisons avançaient si bien sur l'alignement qu'elles barraient presque le passage; les propriétaires eût coûté très cher; la municipalité n'aurait pas été assez riche; elle a eu l'ingénieuse idée de recourir à l'incendie: depuis quelques mois toutes les bâtisses qui empiétaient sur la voie publique ont pris feu successivement et toujours, comme les carabiniers de la comédie, les pompiers arrivent trop tard. Quant aux propriétaires, jamais ils ne songent à réclamer!

La politesse parlementaire.

La politesse ouvre aujourd'hui son théâtre. «Fin de rire» dirait Gavroche. — Nous entrons dans l'inconnu, un de ces inconnus écumés d'avance qui constituent d'ailleurs un spectacle tout à fait intéressant pour le philosophe.

«J'ai été, disait récemment un député nouveau, insulté en réunion publique par mes électeurs, je vais être probablement insulté par mes collègues; et expliquez-moi cela: s'il fallait renoncer à ces insultes je serais parfaitement malheureux!»

Il en est à peu près de l'injure en politique comme de ces poisons qui n'entament pas les entrailles de Mithridate. On s'y accoutume. L'insulte, qu'on en fasse un usage interne ou externe, est qu'on l'agite et l'aiguille plus ou moins avant de s'en servir, devient bénigne en se multipliant. «Je suis un vieux parapluie sur lequel il est tombé beaucoup d'ondées!» Le mot de M. Thiers, que plus rien ne mouillait, est le mot définitif des polémiques et des interpellations et des injures de couloirs, de journaux ou de tribunes. Il y aurait cependant quelque élégance à renoncer à certaines épithètes, et nous pourrions citer certains personnages politiques qui viennent d'entrer à la Chambre en innovateur.

Il rêve d'y réimplanter la politesse. C'est un révolutionnaire. — Je vais déposer une proposition qui paraîtra, disait-il, bien audacieuse. Mais j'y tiens! — Et cette proposition!

«La voici: «A partir d'aujourd'hui, le régime parlementaire sera véritablement parlementaire.»

A la Chambre, on ne vote pas sur des paradoxes. La motion de ce novateur est repoussée.

Les articles de Marat.

On se rappelle que, il y a quelques années, le Conseil municipal de Paris n'avait rien trouvé de mieux que d'acheter une statue de Marat et de la placer dans une promenade publique. Au bout de quelques mois, le gouvernement fit disparaître cette statue, qui fut remplacée par une statue de Louis XVIII. Inconsciemment de ne plus posséder l'effigie de ce grand ancêtre, le Conseil municipal se propose au moins de faire revivre son esprit. Une de ses commissions examine une demande d'achat de la collection des journaux datés de Marat fut rédacteur. M. Lamouré a été chargé de rédiger un rapport sur cette grave question. Sans être prophète, on peut prédire dans quel sens sera conçu ce rapport et quelles en seront les conclusions. Le Conseil municipal se rendra sans doute acquéreur de la précieuse collection; mais, se faisant scrupule de garder la lumière sous le boisseau, il sera peut-être tenté de reproduire, aux frais de la Ville, les articles de Marat, pour les répandre dans les masses et les donner en prix aux élèves des écoles. On ne saurait, en effet, initier trop tôt les jeunes généra-

tions aux procédés aussi courts qu'expéditifs dont le journaliste Marat avait le secret. Après l'achat de l'«Ami du Peuple», attendons-nous à voir le Conseil municipal voter un autre crédit pour l'acquisition de la collection complète du «Père Duchesne».

AMUSEMENTS.

Parc Athlétique.

Hier soir, avait lieu la seconde cérémonie, ou le second concours du fameux «Cake Walk», qui avait attiré tant de monde au Parc, deux jours auparavant. Aussi la foule a-t-elle été énorme, et les succès complets.

Quant au concert de la bande mexicaine, il a été aussi brillant qu'à l'ordinaire: il s'est triomphalement terminé par la marche de Souza: Washington Post March.

Bien entendu, Miss Rawlston, et les deux gymnastes japonais, ont été très applaudis.

West End.

Malgré le temps qui était menaçant, il y avait beaucoup de monde au West End: d'abord pour assister à une répétition du «Cake Walk», puis pour entendre les exécutions de l'orchestre Bellstedt.

Le chef a fait répéter la marche de l'amiral Dewey et plusieurs autres morceaux, entr'autres la Marche au flambeau, de Meyerbeer, qui ne manque jamais son effet.

Athénée Louisianais.

CONCOURS DE 1898.

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année: Etude sur Chateaubriand.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1899 inclusivement. L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une médaille d'or et un prix de cinquante dollars en espèces.

L'Athénée, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille.

Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir. Les manuscrits devront être écrits aussi lisiblement que possible sur papier écolier, réglé, avec une marge, et seulement sur le recto et les lignes. Ils ne devront pas dépasser 25 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée, dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse. Le comité nommé pour examiner les manuscrits, outre seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable. Tout manuscrit sera publié dans le journal de l'Athénée.

La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix.

Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme. Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus. Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours. Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concourir. Les manuscrits seront adressés au secrétaire, BUS. ROUEN, P. O. Box 725.

Stule, — avec son sang-froid revenu, — avec ses anxiétés grandissantes.

R, depuis ce moment, la baronne de Lanceroy était encore dans la stupeur... dans l'effroi... des demi-confidences de son petit-fils.

Pr sa conviction... par ses prières... par ses larmes... il lui avait arraché un consentement qu'elle s'épouvantait à présent d'avoir donné.

Où, elle devinait confusément qu'il y avait là un héroïque mensonge de maternité...

Elle croyait... elle voulait croire à la pureté de cette enfant aux yeux si chastes... si limpide.

Mis dans quelle effrayante aventure s'engageaient-ils tous! Quel avenir se préparait-ils!

A-devant de quelles réprobations médianes ou calomnies, ne couraient-ils pas!

Et c'est tout cela qui se battait sans sa pauvre tête affolée quand on lui annonça la visite de la marquise d'Harmon.

—Madame d'Harmon! s'écria-t-elle madame d'Harmon, qui vient malgré son deuil, malgré l'affair malheur qui l'a frappée...

Et toute stupéfaite de cette étrange démarche, elle alla au-devant de sa vieille voisine. Satisfaitement devait encore s'accroître lorsque après l'échange des premiers compli-

ments de condoléance, la marquise, brusquement: —C'est un renseignement, madame, que je viens vous prier de me donner.

Et aussitôt: —Vous aviez tout récemment chez vous, comme lectrice, une jeune fille, Mlle Marcelle Thibaudier.

—Oui madame répondit la baronne au comble de l'effarement de voir la marquise d'Harmon s'occuper de celle qui lui causait tant de souci...

—Elle a quitté votre maison... —En effet.

—Est-ce une indiscretion de vous demander pourquoi? —Mais...

Assurément, la douairière n'allait pas révéler... maintenant moins que jamais... et, très troublée.

—Mais... je ne saurais vous dire... des raisons personnelles... des raisons de famille sans doute...

—La famille?... Mais je croyais qu'elle n'en avait plus... Elle connaissait donc Marcelle, cette marquise d'Harmon...

—Elle était donc au courant de son existence... Quel était cet autre mystère?... Et, interrogeant à son tour: —Vous vous intéressez, madame, à Mlle Thibaudier?

C'est la marquise qui semblait hésiter à présent: —J'ai... tout au moins... une communication à lui faire...

une communication importante... pressée... et si vous voulez bien me donner son adresse...

—Que pouvait-il y avoir de commun entre les d'Harmon et Marcelle Thibaudier?

—Voilà que déjà l'imagination de la baronne se donnait carrière...

S'agissait-il de l'enfant?... de cet enfant dont Jacques lui avait juré que Marcelle n'était pas la mère?

Non, c'était impossible. Il n'y avait jamais eu le moindre rapport... le moindre rapprochement entre ces gens-là et Marcelle... qui ne les connaissait certainement pas... qui n'avait jamais vu la marquise...

—Alors... quoi?... Quelle était cette communication importante... pressée... Mais la marquise insistait: —Vous supposez bien, madame, que s'il n'était pas question de choses d'une gravité exceptionnelle, je ne me serais pas permis cette démarche que nous sommes frappés... que mon deuil si récent, si cruel, rendaient plus insolite encore...

Et la douairière qui avait là, à côté d'elle, sur sa table à ouvrage, la dépêche de son petit-fils n'osa pas mentir.

—Je crois, fit-elle, toute troublée... toute anxieuse... je crois que Mlle Thibaudier est dans la maison qu'habitait autrefois son grand-père...

—A Brunoy!... —Vous savez donc aussi, madame...

—Oui... je sais... je sais beaucoup de choses...

—En prenant congé avec une précipitation qui acheva de faire perdre contenance à la douairière de Lanceroy, Mme d'Harmon se sauva plutôt qu'elle ne partit...

Elle était maintenant de retour auprès de son fils.

—Marcelle?... demanda impatientement le malade.

—Oui... oui... j'ai de ses nouvelles...

—Vous savez où elle est? —Elle est à Brunoy.

—Chez son grand-père? —Son grand-père est mort.

—Alors chez qui? —Je ne le sais pas, mon pauvre enfant. J'ignore ce qui s'est passé là-bas depuis le décès de cet homme.

—Mais enfin, c'est dans cette maison qu'elle demeure? —Oui.

—Je veux la voir... immédiatement... Faites-la venir... —Mais comment lui dire... Comment la décider... —Je le veux... S'il vous en coûte trop d'engager vous-même cette démarche, c'est moi qui écrirai.

—Mais quel est ton projet?... Apprends-moi au moins...

—Mon projet, répondit-il d'une voix lente... voix inflexible... c'est de réparer... oh! complètement... ce qui peut encore être réparé du mal que nous avons fait tous les deux, ma mère.

Allons! il fallait s'y résigner... Il fallait ramener Marcelle à son père.

C'est même d'un air épressé qu'il fallait se prêter à ce rapprochement...

En se conciliant la confiance de cette enfant... en montrant pour elle une sympathie qui irait au cœur de Robert, la marquise voyait le seul moyen de rester en tiers entre le père et la fille...

de peser, le moment venu, sur des résolutions dont les conséquences pouvaient être irréparables... de reprendre enfin sur l'esprit de son fils un empire... hélas! perdu...

Cet enfant... quel rôle inattendu... prépondérant, peut-être... allait-elle désormais jouer dans leur vie à tous!

De quelle façon... dans quelles conditions allait-elle entrer dans cette maison—devenue la sienne?... Quelle influence allait-elle prendre sur ce père, dont elle était la fille unique?... Oui, il fallait—absolument—se faire de cette Marcelle une amie et une alliée.

—Alors, ma mère, vous savez ma volonté.

être—parviendrait-elle encore à plier à sa volonté cet esprit... ce cœur qui lui échappaient.

Tous ces projets encore si vagues, encore si confus qu'elle cessait depuis quelques jours... elle voyait bien que leur réalisation devenait de plus en plus incertaine...

Avec la présence de cette enfant au château d'Harmon, pouvait-on penser encore à un mariage de Robert?... Non... cet espoir, dès à présent n'était plus qu'une chimère, et la vieille marquise en avait l'âme désespérée...

Mais quoi?... Il fallait, plus que jamais, faire contre mauvaise fortune bon cœur et diriger ailleurs ses batteries.

Cette enfant... La, maintenant était l'unique chance... la seule leur...

Si indistincte encore que la marquise ne l'entrevoit même pas... mais peu importa.

Pour reprendre le père il fallait gagner l'enfant.

Et, par un élan, un violent effort de volonté, elle était aussitôt entrée dans ce nouveau rôle.

C'est elle qui irait chercher la fille de Robert... C'est elle qui apprendrait le secret de sa naissance... C'est elle qui la ramènerait vers ce père malade... désolé... qui tendait désespérément ses bras à l'enfant toujours aimée... toujours regrettée... jamais oubliée...

Et, passant aussitôt de la résolution à l'action, elle était partie.

Le lendemain, elle arrivait à Brunoy.

S'informer... aller aux renseignements... tout cela était du temps perdu.

Elle se contenta de demander l'adresse de la maison Thibaudier et, quelques instants après, elle sonnait à la porte qu'on lui avait indiquée.

C'est Alexandre qui vint ouvrir.

Depuis son retour, il avait positivement rajouté, le tonton.

Tout le temps qu'il ne passait pas à établir... et avec quelle dévotion de Peau-Rouge! — le dossier accablant qui tait ou tard mettrait cette jeune de Célestine et son brigand de fils entre les griffes du procureur de la République, il le consacrait à sa nièce... à cette petite Marcelle qu'il voyait pour ainsi dire gérie...

...Le bonheur n'est-il pas le meilleur des médecins! (A continuer)

Strop calman de Winc Window Ce sirop a été en usage pendant plus de cinquante ans par des millions de mères pour leurs enfants en dentition, avec un succès parfait. Il calme l'enfant, amoindrit ses souffrances et soulage les douleurs, guérit les coliques; c'est le meilleur remède pour la diarrhée. En vente chez tous les pharmaciens dans le monde entier. Soyez sûr de demander le sirop calman de Winc Window et un franc par bouteille. Chaque boîte sous la bouteille.